



Soirée inaugurale

Elisa Vekris
Cahors, le 26 juin 2017

"C'est quoi ton problème ?"

C'est ainsi que m'interpelle Loïc, en s'installant confortablement dans mon fauteuil, s'emparant de l'ordinateur et clavier en main, me somme d'une réponse. Juste avant, il s'était emparé de livres pour enfants qui traînaient dans mon bureau, non pas pour prendre connaissance de leur contenu, du savoir qui s'y loge mais pour la matérialité du livre. Il essaiera à plusieurs reprises de construire avec ces livres ce qu'il appellera lui-même une cabane, chose qu'il voudrait, me dira-t-il, faire à l'école, dans sa classe. Je lui propose de lui donner un coup de main, ce qu'il refuse dans un premier temps, sous l'air désabusé de sa mère qui, peu concernée par la tentative de construction de son fils, égraine la litanie des psy, thérapeutes, coaches, éducateurs, spécialistes en tous genres, autant en libéral que dans des services de droit commun type cmp, qui ont défilé dans la vie de son fils depuis la toute petite section de maternelle. Loïc a 12 ans aujourd'hui. De toutes ces consultations, suivis et surenchère de bilans pour cerner le "problème" (il était d'ailleurs, au moment de cet entretien, en train de passer des nièmes tests ultrasophistiqués), Loïc n'en garde aucune trace. Aucune trace d'un Autre qui se serait détaché de cette série, un autre qui aurait, somme toute, compter. La mère abonde dans ce sens. Sa cabane de livres continuant de s'effondrer, je lui propose à nouveau mon coup de main. Il accepte, peu convaincu. Après quelques essais où il consent à me faire partenaire de sa construction, la cabane tient, sans que cela produise la moindre expression de sa part, qui aura par contre pour effet qu'il s'en détourne aussitôt. C'est là où il quitte le petit bureau où je les ai accueillis avec sa mère pour s'installer à mon bureau de travail. Sa question, *"c'est quoi ton problème?"*, je me laisse à penser très vite que c'est la question de l'Autre à laquelle il a été confronté depuis son plus jeune âge et que la surexpertise dont il a fait et fait toujours l'objet est incapable de cerner. Au vue des différentes grilles, protocoles et autres supports d'évaluation, les conclusions diagnostiques sont toutes évasives, faisant état d'un manque de concentration et d'une certaine lenteur dans les apprentissages. Ce qui a depuis changé vu qu'aux dernières nouvelles de la maman et à son plus grand soulagement, *"enfin, il est dys! Il est même trois dys!"*!! me dira-t-elle. La mère, une fois m'avoir raconté le long périple et ses infortunes en terre psycho-médico-sociale, me dira épuisée *"je ne sais pas pourquoi je viens vous voir. Votre responsable m'a demandé quelle était ma demande, je suis incapable de vous répondre"*. Je force le transfert en rétorquant à cette mère *"c'est une chance!"* mais je mesure très vite qu'elle est lassée de l'Autre, qu'elle n'y croit plus. L'entretien

se conclut en indiquant à Loïc qu'il n'était pas obligé de revenir, énoncé qui a eu un effet de surprise pour ce jeune garçon. Surpris, pour ne pas dire réveillé, il me demande de répéter afin de s'assurer de la consistance de cette parole. Quelque chose c'est noué là, autour de cet énoncé, sans avoir idée au moment où je mets en mots mon intention ou plutôt mon absence d'intention auprès de lui, de ce que ces mots sont venus rencontrer chez lui. *"Les mots savent de nous ce que nous ignorons d'eux"* selon la formule heureuse de René Char. Toujours est-il que Loïc vient depuis toutes les semaines et témoigne, d'une manière très singulière, de sa difficulté à prendre place dans le monde et de ses tentatives très précaires pour s'y abriter.

Alors, la rencontre. Comment dire ? Comment bien dire ? Peut-être en commençant par avancer que c'est un évènement. Un évènement qui fait irruption. Qui fait coupure. Une coupure dans le temps et sa monotonie confortable ou mortifère, c'est selon. Un évènement qui introduit un avant et un après. Et après, c'est plus comme avant. Comme dans la rencontre amoureuse, dans une psychanalyse ou encore la poésie (je ne me lasse pas de cette citation *"la poésie, c'est quand deux mots se rencontrent pour la première fois"*), la rencontre, quand rencontre il y a, a une puissance subversive, celle de déterminer le passé, là où jusqu'alors le passé orientait le présent de tout son poids. Ça fait donc la part belle à l'indétermination qui préside à toute existence, dans la mesure où elle permet d'entrevoir un possible autre, que même le travail d'imagination n'avait pu permettre de fixer, "même pas en rêve". C'est donc un point inédit, qui ouvre, qui inaugure ce qui reste à écrire, d'autre, de nouveau, en passant par l'énonciation de ce qui ne cesse pas de s'écrire.

C'est une découverte au sens propre du terme, une découverte qui peut se révéler réjouissante, voire jubilatoire, dès lors que l'on consent à accueillir l'idée que ce qui ne cesse pas de se répéter à l'envi de manière douloureuse peut trouver une issue autre. C'est une découverte qui peut aussi s'avérer bien inhibante, quand on mesure l'engagement qu'elle implique, autrement dit que ce possible n'est possible qu'à la condition de s'y prêter, d'y mettre de sa personne. On peut ainsi s'empresse de refermer le couvercle, reculer devant ce qui serait un franchissement, si ce n'est au prix de savoir y avoir renoncé. Ceci étant dit, mon propos élogieux de la rencontre se fait bien plus mesuré quand je pense aux mauvaises rencontres, notamment pour les sujets les plus fragiles, dont les plus avertis d'entre eux sont particulièrement prudents, se risquant peu ou pas au caractère percutant de la rencontre tandis que les moins avisés, ne s'employant à aucun calcul, s'y risquent à leur corps défendant.

La rencontre, bonne comme mauvaise, produit un effet de surprise qui ne trompe pas. Elle déstabilise. Elle déstabilise notre moi. D'ailleurs, *"c'est pas moi"*, *"je sais pas ce qui m'a pris"*, *"je sais pas d'où ça m'est venu"*, *"je ne fonctionne pas comme ça d'habitude"* sont des paroles qui accompagnent souvent le décontenancement que la rencontre produit. Freud quant à lui dirait que *"Je n'est pas maître chez soi"*. La rencontre, c'est saisissant. Ça saisi, là où le moi est dessaisi. Ça prend. Ça prend au corps. Ça a des effets de corps. Ça l'affecte, le trouble. Ça peut laisser sans voix, faire causer pas comme d'habitude, aveugler comme révéler. Ce n'est pas qu'une métaphore, quand bien même ça porte et ça transporte. La maîtrise, si familière et tant socialement valorisée, cède pour donner place à ce qui se présente comme une réelle

convocation, qui engage à y répondre à ses dépens, selon ses ressources et ses défenses bien singulières.

Envisager la rencontre comme un événement revient à la penser comme un réel qui nous tombe dessus. Selon la formule bien jargonneuse de notre milieu, *"la rencontre, ça ne se décrète pas"*. Pour le dire autrement, ça ne s'anticipe pas. Ça ne s'impose pas. Ça ignore les intentions, bonnes comme mauvaises, la volonté, les efforts, les compétences, les qualités relationnelles. Ça se passe. Ou pas. Je pense à cette collègue éducatrice spécialisée qui, suite à une réunion hebdomadaire, une qui faisait suite à une longue série de réunions depuis quelques années maintenant, à l'écoute d'un de mes énoncés, un énoncé où je me suis moi-même étonnée des mots qui me sont venus à la bouche, me confiera *"ça fait des années qu'on travaille ensemble. Ne le prend pas mal mais j'ai l'impression de te rencontrer tout juste"*. Ainsi, dans mon intervention, quelque chose de ce qui m'a échappé à moi-même "lui a parlé" comme on dit. J'ignore bien entendu quoi. Par contre, je constate depuis, dans le travail que nous pouvons faire ensemble, qu'elle s'appuie autrement sur la fonction que je représente. Comment mieux dire que cette éducatrice qu'après, c'est plus comme avant ? Qu'après, on ne porte plus le même regard, on ne tend plus la même oreille. Autant dire que la rencontre, c'est bien tout sauf un projet, un programme, un protocole, un parcours.

Finalement, tenter de parler de rencontre en la plaçant au centre de gravité d'une pratique et donc d'une éthique, comme nous avons pu en faire le choix décidé au sein de l'ECART lotois, est-ce autre chose que de parler de clinique ? Là où dans la clinique, il est précisément question d'être disponible à se laisser surprendre, c'est-à-dire de ne pas avoir trop d'idées sur la question, sur l'Autre, sur la question de l'Autre et avancer avec lui à partir de ce qui se présente comme à la fois intimement étranger et étrangeté intime. La clinique n'étant par définition l'antithèse de s'imaginer trouver ce que l'on croit savoir ? Mieux, écrit Blanchot, c'est *"être au pied du mur de l'opacité de l'autre"*. Une fois de plus, le poète a l'art de trouver les mots pour saisir avec une remarquable précision le réel que je suppose nous rencontrons chacun dans nos pratiques respectives.

Or, ce à quoi je me confronte dans ma pratique, que ce soit en institution, dans les centres de formation auprès d'étudiants futurs soignants et travailleurs sociaux, auprès de professionnels dans le cadre de supervisions, à l'écoute aussi de mes collègues psychologues, m'autorise à dire à quel point la rencontre, qui nous réunit ce soir, est hors sujet. Hors sujet, si je m'en tiens aux différentes objectivations de discours portant sur les sujets que nous recevons. En effet, les sujets, tous baptisés usagers aujourd'hui, sont catégorisés et écoutés à partir de leur dysfonctionnement, leur trouble, leur maladie, leur addiction, leur statut de victime. *"L'usager" est "mis au centre"* nous dit le psychanalyste Yann Diener, *"mais le sujet est mis de côté"*. Un hors sujet plus ou moins violemment jugé, discrédité, écarté, annulé selon la capacité de chaque institution à supporter l'angoisse, le malaise que générerait le risque d'accueillir l'Autre dans sa réalité psychique et de l'écouter à partir de ce qu'il peut nous en dire

de ce qui le fait souffrir dans l'existence. Hors sujet, faudrait-il préciser, autant du sujet qui est accueilli que de celui qui accueille. Je pense à la triade minimale et éclairante de Lacan visant à cerner le sujet de l'Œc *"Ca rêve, ça rate, ça rit"*. Et de me demander : Quelle place est réservée au rêve dans les institutions aujourd'hui ? Quelle place au ratage ? Quelle place au rire ? Là où ce qui compte, c'est ce qui se compte. Ce qui vaut, c'est ce qui s'évalue. Les professionnels sont de plus en plus sommés d'administrer la preuve de leurs actions, là où ce dont pâtissent les sujets que nous accueillons, c'est bien de l'absence de trace de toutes ces actions dirigées à leur encontre. Face à *"l'avènement de psychologies sans inconscients, le rejet de la psychanalyse par les pouvoirs publics jusque dans la loi, les rapports scientifiques réduisant l'humain aux conséquences de conditions biopsychosociales"* pour reprendre les propos du psychanalyste Marie-Jean Sauret qui nous permet de prendre une vue sur les mutations du lien social, les digues du champ de la relation d'aide s'épuisent aux mots d'ordre contemporains plus ou moins subtilement habillés que sont la performance, la technicité, la gestion, la garantie de résultats. Et pour ce faire, besoins, objectifs et moyens sont consignés dans des cases qui embarrassent et empiètent sur l'offre du clinicien qui se reconnaît comme tel, celle d'une présence et d'une écoute de l'Autre, autant de sa parole et du sens toujours singulier qu'il donne aux mots qu'il emploie que de son silence, des mots qui manquent pour dire le réel avec lequel il se débat.

Alors, quand Sylvie Bonifon m'a invitée à rejoindre ce qui n'était à l'époque qu'une conversation à quelques-uns, sans intention prédéfinie et encore moins de prétentions, rencontre oblige, amitié oblige, j'ai dit oui, avec enthousiasme. Bien entendu, je n'avais pas idée à quoi je disais oui, au regard de ce qui aujourd'hui est là, advenu, à savoir l'association, vous ce soir, nous à votre rencontre, si ce n'est tout de même l'idée que ce qui animait mon désir mais aussi celui de chacun d'entre nous dans ce que j'ai pu en saisir se situait précisément dans le prendre soin des conditions d'un possible. Conditions d'un possible, par l'ouverture et le soutien d'espaces permettant de dire, de transmettre, d'écrire.

Le pari de la rencontre, c'est faire le pari de ce que peuvent les mots et de ce sur quoi ils échouent. Tous les mots, autant le bavardage, le blabla que les mots retentissants, les mots chargés de sens, d'une histoire, ceux porteurs d'une vérité intime. Ce que peuvent les mots, ce que peuvent les associations libres, les associations d'idées et les écarts qu'elles drainent à leur insu. Je reprendrais bien à mon compte la citation de Deligny parlant de l'éducateur spécialisé comme "d'un créateur de circonstances" pour y reconnaître ce qui pour moi anime fondamentalement le projet de l'ECART lotois, à savoir une offre, en aucun cas une offre qui concurrence, supplée, dénie les offres existantes sur le territoire, une offre supplémentaire qui vise la création de circonstances qui impulsent, considèrent, encouragent les initiatives de travail et les inventions qui pourraient en surgir.